



HAL
open science

Méthodologie de l'explication de texte, Philosophie, Texte de Leibniz sur l'Univers

Thibault Jean-Fred Masset

► **To cite this version:**

Thibault Jean-Fred Masset. Méthodologie de l'explication de texte, Philosophie, Texte de Leibniz sur l'Univers. Licence. Thibault, LILLE, France. 2024, pp.Thibault. halshs-04786874

HAL Id: halshs-04786874

<https://shs.hal.science/halshs-04786874v1>

Submitted on 16 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

METHODOLOGIE DE L'EXPLICATION DE TEXTE EN PHILOSOPHIE

Conseils méthodologiques, rappel du cours et éléments de correction

TEXTE DE LEIBNIZ

SUR L'UNIVERS

(Document didactique)

Thibault Masset

COURS DE METHODOLOGIE DE L'EXPLICATION DE TEXTE

TEXTE SUPPORT

La première question qu'on a droit de faire sera : pourquoi il y a plutôt quelque chose que rien ? Car le rien est plus simple et plus facile que quelque chose. De plus, supposer que des choses doivent exister, il faut qu'on puisse rendre raison pourquoi elles doivent exister ainsi, et non autrement.

Or cette raison suffisante de l'existence de l'univers ne se saurait trouver dans la suite des choses contingentes, c'est-à-dire des corps et de leurs représentations dans les âmes ; parce que la matière étant indifférente en elle-même au mouvement et au repos, et à un mouvement tel ou autre, on y saurait trouver la raison du mouvement, et encore moins d'un tel mouvement. Et quoique le présent mouvement, qui est dans la matière, viennent du précédent, et celui-ci encore d'un précédent, on n'en est pas plus avancé, quand on irait aussi loin que l'on voudrait ; car il reste toujours la même question. Ainsi, il faut que la raison suffisante, qui n'ait plus besoin d'une autre raison, soit hors de cette suite des choses contingentes, et se trouve dans une substance, qui en soit la cause, ou qui soit un être nécessaire, portant la raison de son existence avec soi ; autrement on n'aurait pas encore une raison suffisante où l'on puisse finir. Et cette dernière raison des choses est appelée Dieu.

Leibniz, *Principes de la nature et de la grâce fondés en raison*, §.7-8 (1714)

Trois parties dans ce corrigé : les [conseils méthodologiques](#) généraux, le rappel du cours portant sur [l'explication de texte de Leibniz](#), enfin, quelques [éléments pour la correction du DS](#).

Conseils méthodologiques¹ pour l'explication de texte:

¹ : On rappelle qu'il y a plusieurs manières de faire de bons cookies. Partant, il est contre-productif et erroné d'appréhender comme des contradictions les différences entre les conseils méthodologiques de collègues différents. Tous et toutes usent de moyens et voies pédagogiques distinctes variées afin d'aboutir autant que possible, par rapport à leurs élèves, au même résultat, c'est-à-dire à la maîtrise la meilleure possible de la technique de l'explication de texte. L'élève a donc deux solutions : s'en tenir à une technique pour ne pas être perturbé et chercher à la maîtriser ou bien accueillir avec souplesse les différences de méthodes en y voyant autant de moyens différents de réaliser une même tâche. Il augmentera ainsi la palette de ces techniques pour nourrir progressivement sa technique efficace personnelle, ce qui lui convient et fonctionne pour faire lui aussi de bons cookies.

L'esprit d'une explication de texte :

L'explication de texte réclame, comme la dissertation², une attitude mentale spécifique qu'on peut qualifier de contre-intuitive : celle qui consiste en une neutralité réflexive face à un texte. L'attitude mentale de neutralité réflexive, exigée pour l'explication de texte, impose de se mettre au service de la pensée d'un auteur, le temps de l'explication, en effaçant sa propre pensée. Il ne s'agit plus de se centrer sur soi, ni partir de soi pour penser, ou d'élaborer une réflexion personnelle comme dans la dissertation. Il s'agit d'adopter, comme point de départ et comme référence, le texte à étudier et la pensée qu'il contient. Il s'agit d'un décentrement et d'un effort d'effacement et d'accueil d'une pensée totalement contre-intuitif. Le second aspect contre-intuitif réside dans l'acte de lecture lui-même. En effet, on ne lit pas de la même manière lors d'une explication de texte qu'à l'occasion d'une lecture commune : la lecture ordinaire d'un texte commun (un article sur un site, un tweet, un post instagram, un livre actuel, etc.), s'effectue en projetant sur le texte ses propres représentations et un horizon de signification et d'attentes commun que nous partageons avec nos contemporains qui écrivent et que nous lisons. Ce mécanisme de lecture fonctionne ordinairement en écho³ avec le texte lu et avec l'intention de son auteur, lequel a intégré ce paramètre de connivence dès la rédaction de son écrit, en comptant sur cette culture commune. Il compte sur ce commun pour produire ces effets avec les mots et les phrases qui ont un sens précis. Autrement dit, le sens que nous accordons aux termes est un présupposé de la communication et de la lecture ordinaire et notre attention n'a pas besoin d'être soutenue car nous n'avons, bien souvent, qu'à nous arrêter au sens immédiat que les premiers termes du texte suscitent en nous pour savoir ce que nous allons avoir à comprendre à sa lecture. Nous l'énonçons même : « Ah oui cela veut dire ça, je sais où il veut en venir ». Or, cette attitude mentale intuitive est totalement dommageable en explication de texte. Elle conduit à remplacer le texte par la projection que l'on produit sur lui, ce qui conduit au hors sujet.

L'attitude mentale qui est requise ici est totalement inverse. Il s'agit de mettre en parenthèse les représentations spontanées que nous avons, toutes les projections de sens immédiates qui nous viennent à l'esprit, en tâchant de maintenir un contrôle sur ces projections et en tâchant d'éviter le plus possible

² : La dissertation est contre intuitive parce qu'elle impose, face à une question, non pas de répondre immédiatement à celle-ci comme chacun ferait dans un contexte ordinaire. Elle exige de réfléchir attentivement, avec application au sens exact de cette question avant d'élaborer une réponse démonstrative développée mobilisant une culture et des compétences logiques renforcées par la pratique.

³ : Par souci pédagogique et ludique pour expliciter le préjugé d'attente voici un exemple : Si j'écris « Panomanix, c'est un droïde », pour les quarantenaires français de classe populaire et moyenne, cela fait référence immédiatement une comédie grand public d'Alain Chabat, *Astérix et Obélix, mission Cléopâtre* de 2002, en laquelle, Djamel Debbouze lance cette réplique. Il y a ici une référence commune entre l'auteur de cette phrase et le spectateur ou le lecteur. Le public s'attend à la phrase : "Panoramix, c'est un druide". Au lieu de cette phrase, on a "Panomanix ! c'est... un... droïde", phrase prononcée en exprimant une recherche mémorielle puis, le résultat trouvé, un sérieux aussi définitif qu'hésitant. « Panomanix-xisme. » Cette distorsion phonétique entre Panoramix et Panomanix témoigne du caractère gauche du personnage et amuse l'auditeur. L'humour vient ici du jeu de mots par homophonie en remplaçant un mot attendu par un autre similaire phonatoirement. « C'est un droïde ». De surcroît, le remplacement de "druide" par "droïde" renforce le charme du personnage qui vraisemblablement ne maîtrise pas le sens des termes qu'il emploie. Et comme l'univers d'Astérix est présupposé comme connu par les spectateurs, et que tout le monde sait qui est Panoramix, le seul sage gaulois à longue barbe blanche en le qualifiant de "droïde", on l'associe à un pur robot de science-fiction, le mélange et la confusion comme erreur impossible à faire entre deux univers aussi absolument non cohérents entre eux – le monde antique gaulois et la technologie futuriste créée l'étonnement amusé. Le contraste entre l'image du druide, porteur de magie et de savoir ancien, respecté, vénérable et sage et celle du droïde, symbole de technologie moderne, froide et absurde n'est inattendue. En somme, ce mélange d'homophonie, de substitution de sens, de déformation de référence, et d'anachronisme repose sur les attentes culturelles de l'auditeur qui s'attend à "Panoramix, le druide" mais reçoit à la place une image incongrue et décalée. Dans une explication de texte, ce présupposé d'une attente entre le texte et celui qui l'explique doit être totalement rejetée car les auteurs ne sont pas contemporains, et même contemporains ils présentent leur propos dans un cadre spécialiste si bien que rien de commun ne doit être présupposé au préalable.

de produire ce genre de projections sur le texte, des compréhensions partielles immédiates hâtives, qui nous font croire avoir compris, confondant ce que le texte dit et ce que l'on croit y lire. Autrement dit, l'attitude mentale à adopter pour réussir est celle d'un décentrement et d'une mise entre parenthèse de notre horizon de signification personnel, subjectif, immédiat, pour lui substituer une attitude mentale de neutralité d'appréhension et une vigilance qui vont permettre d'engager un effort de reconstruction d'un sens le plus objectif possible, celui qui est contenu dans le texte.

Pour donner un exemple, prenons le début de *l'Éthique à Nicomaque*, Livre I, chapitre I d'Aristote. C'est un auteur de la Grèce antique, de la période des cités grecques et de leur déclin au profit du royaume puis de l'empire de Macédoine. Si dans un texte d'Aristote, celui-ci évoque la notion d'art, un lecteur actuel peu attentif projettera immédiatement le sens contemporain du mot art. Il pensera donc qu'Aristote s'intéresse ici aux productions culturelles qui ont pour but de susciter des émotions, des sentiments, des perceptions, ce qui est le sens contemporain que nous donnons à la notion d'art au 21^e siècle car nous pensons au 21^e siècle que l'art est un domaine qui regroupe autant une performance, une installation, une série, une chanson, un livre, un manga, un tableau, un clip, tant que ces productions culturelles ont bien pour but de nous émouvoir, de nous faire sentir, faire percevoir, ressentir quelque chose d'une manière originale, différente, singulière, en somme que l'art soit une exploration plus ou moins brève, riche ou complexe de la gamme des émotions, des perceptions et sentiments humains. Mais, chez Aristote, art est la traduction de technè, (τέχνη) et la technè est un ensemble de procédés ayant un but, visant un résultat. Autrement dit, la technè est une règle de réalisation d'une production ou d'une action. Ainsi, dans le cadre de l'art comme technè (τέχνη), la maçonnerie est de l'art, un mur bien droit est de l'art et il y a un art de la maçonnerie, comme il y a un art de la guerre tant que cette production ci et cette action-là sont réalisées à partir de règles de réalisation qui permettent d'atteindre⁴ un but, un résultat, ici un mur solide et droit, là la victoire. Celui qui maîtrise ces procédés détient l'art en son domaine, l'art devient ici le plus haut degré de maîtrise dans un domaine de production ou d'action. Cette conception est très différente de la première et l'extension des activités ou productions pouvant être désignées être de l'art diffère également. On voit bien ainsi que projeter intuitivement un sens contemporain sur un mot d'un texte antique conduira immédiatement à un contre sens et possiblement à un hors sujet. Il faut donc toujours prendre une précaution réflexive, se garder le plus possible de projections et adopter l'attitude mentale adéquate à l'explication de texte, celle de la vigilance réflexive et de l'attention⁵.

⁴ : De même, l'expression « tendre vers quelque chose » est dans le texte d'Aristote. Or l'expression « tendre vers » signifie dans un XXI^e siècle scientifique, une approximation, une tendance d'une courbe ou la tendance d'une fonction, c'est-à-dire un point numérique, une valeur inatteignable vers laquelle on se rapproche tout en sachant qu'elle demeure un horizon inatteignable. Aristote emploie ce terme dans le sens de la visée d'une finalité (τέλος) atteignable par exemple pour une production, l'architecte a pour but de concevoir un bâtiment. Il est architecte quand il atteint sa finalité qu'il tend à réaliser.

⁵ : Il faudra développer tout un art, au sens grec du terme, de l'attention passant par un exercice de modulation/sélection stratégique et tactique des types d'attention durant une épreuve tout autant que la sélection des objets que vous choisirez d'appréhender/détailler/privilégier dans le texte. Plusieurs attentions sont requises jouant avec la focale de l'attention : par exemple, au moins deux principales, l'attention large pour la première lecture afin de dégager le thème et pour le recul retrouver du recul pour inclure la globalité à plusieurs moments comme avant chaque début de partie et lors des transitions et l'attention fine et précise dans tout passage technique d'un texte identifié, ainsi de suite.

Méthode de l'introduction :

1. Dégagez et formulez simplement en une phrase (sujet verbe complément) le thème, ce dont parle le texte
2. Dégagez et formulez simplement en une phrase (sujet verbe complément) la thèse, ce que soutient l'auteur par rapport au thème
3. Formulez un problème ou dégagez des enjeux (les enjeux ici signifie les conséquences impliquées dans le cas où la thèse de l'auteur n'aurait pas été proposée, montrer ce que cette position de l'auteur permet de résoudre⁶, en quoi sa position est une solution utile)
4. Situez si possible le texte (domaine (philosophie esthétique, théologie, épistémologie, etc.), dans l'œuvre, dans le livre)
5. Annoncez un plan qui correspond à la structure logique du texte

Le développement :

Le principe du développement est de démontrer une capacité à produire une quantité d'analyse conséquente et une qualité d'analyse pertinente : il s'agira donc d'analyser et parfois aussi de prendre du recul pour dégager la portée de ce qu'on a découvert. Il ne faut donc pas hésiter à produire ce double mouvement d'application précise et de recul pour redonner du champ. (un exemple est formulé plus bas)

Privilégier l'analyse linéaire (l'enchaînement logique phrase par phrase)

1. Préférer toujours affronter une difficulté de compréhension plutôt que de laisser cette difficulté sous silence. Exposez la difficulté et cherchez à la résoudre. (« nous rencontrons ici une difficulté », etc.)
2. Être stratégique du point de vue du temps :
 - a. passer un temps relativement égal sur chaque partie (éviter les déséquilibres d'une partie 1 très bien analysée, trop, ce qui conduit à produire peu d'analyse en partie 2 puis absolument rien en partie 3 par manque de bonne gestion du temps)
 - b. identifiez ce qui est le plus difficile à comprendre et hiérarchisez donc vos objets prioritaires d'analyse (cette notion est incontournable, cette expression, etc.)
3. Si vous êtes un profil perfectionniste, vous devez admettre qu'il est préférable de rendre quelque chose d'imparfait et de proportionné, en répondant aux attentes dans ce délai imparti limité plutôt que de ne rien rendre du tout ou de ne rendre qu'un seul paragraphe ou une seule partie parfaite. Admettez qu'il faut produire l'objet, c'est la priorité et en même temps il suffit de faire de son mieux.

Ce qu'il faut comprendre :

L'explication de texte est un moyen de démontrer à votre correcteur vos compétences d'analyse et d'attention vis-à-vis d'un texte. L'analyse est logique. Elle permet de dégager les éléments de la démonstration de l'auteur (arguments, articulations, déductions essentielles, etc.). Elle permet de relever, identifier, dégager des problèmes internes au texte (une difficulté) puis de proposer une hypothèse de résolution venant du texte lui-même. Il est donc utile d'adopter une posture intellectuelle qui vise à assumer cette prise de responsabilité théorique de l'explication tout en limitant la prise inconsidérée de risques théoriques. Il faut démontrer une maîtrise du texte en sachant restituer avec clarté le sens précis

⁶ : Exemple, si la thèse d'un texte de Freud est que le bonheur est une illusion, il s'agira de montrer, dans les enjeux, en quoi cette thèse a une valeur à la fois sur le plan psychique, physiologique et sociétal. En effet, dénier toute réalité à un modèle idéal de bonheur conçu comme état de paix intérieure constant et durable, c'est éviter une source de souffrance psychique à ceux/celles qui abandonnent un tel modèle. C'est inciter à refuser une injonction sociale qui propose la visée d'un idéal inaccessible. La thèse de Freud offre donc une perspective d'épanouissement plus réaliste, réalisable car conforme au fonctionnement physiologique de notre corps et de notre psychisme, marquée par des variations d'états dont les causes sont à prendre en compte pour tout épanouissement personnel.

du texte confié. Comme tout texte est inscrit dans une époque, il faut éviter de projeter et plaquer un sens venant de vous. Toute extériorité introduite (auteur différent, notion d'auteur différent, élément contemporain sur un texte antique, etc.) peut donc déformer le texte et est à éviter.

Ce qu'il faut éviter :

1. Eviter de mobiliser arbitrairement des concepts extérieurs à l'auteur et au texte

Les concepts sont signés et entrent dans l'économie d'un raisonnement d'un auteur. Ainsi, si vous les mobilisez, il faut le faire en sachant bien ce que vous êtes en train de faire car en mobilisant un concept extérieur, vous importez un mode de raisonnement enveloppé dans ce concept extérieur au texte et possiblement étranger à l'auteur du texte. Cela peut donc autant offrir un effet d'éclaircissement que cela peut plonger le texte dans des difficultés et vous conduire à des contre-sens. Il faut donc faire preuve de vigilance et d'attention dans cet usage. En règle générale, plus vous prenez d'éléments extérieurs, plus il sera difficile de maîtriser les déformations de sens possiblement opérées par des imports sur le texte étudié. Cette intégration de vocabulaire peut fausser votre lecture et vous empêcher d'atteindre une compréhension plus juste du texte.

2. Eviter de créer des équivalences ou évocations de passage ou de notions du texte avec des conceptions ou positions d'auteurs fortement éloignés et non évoqués dans le texte.

Par exemple, évoquer sans raison particulière Lucrèce ou Rousseau dans le cadre d'une explication de texte sur Leibniz ne semble pas pertinent en l'état.

- a. Ces auteurs ne dialoguent pas directement avec Leibniz. Ils ne sont pas évoqués dans ce texte ci. Dans ce contre-exemple fictif évoqué, ces références sont maladroites car vous proposez un auteur antique et un autre qui est postérieur à Leibniz. La discussion est donc artificielle.
- b. Vous risquez de déformer le texte en assimilant des conceptions distinctes. Il peut être gênant de ne saisir que le trait le plus général, le plus commun à plusieurs auteurs. Vous risquez d'aboutir à ce qui n'est que possiblement banal et ce qui trahira la spécificité du texte à étudier.
- c. N'oubliez pas qu'il s'agit de valoriser la singularité de ce texte et non de construire une réduction excessive à du connu. La réduction appauvrit.
- d. Privilégiez, à la rigueur, des références externes au texte qui renvoient à la position des cibles critiques propre à l'auteur.

Leibniz possède des interlocuteurs et des adversaires théoriques : Descartes, Spinoza, Hobbes, Locke, Newton par le biais de Clarke, Arnauld, etc.

- e. Enfin, essayez autant que possible de saisir la cohérence interne du raisonnement de Leibniz dans ce texte.
- f. Tout cela est plus facile à dire qu'à faire, mais il faut faire de son mieux.

Texte à étudier :

« La première question qu'on a droit de faire sera : pourquoi il y a plutôt quelque chose que rien ? Car le rien est plus simple et plus facile que quelque chose. De plus, supposer que des choses doivent exister, il faut qu'on puisse rendre raison pourquoi elles doivent exister ainsi, et non autrement.

Or cette raison suffisante de l'existence de l'univers ne se saurait trouver dans la suite des choses contingentes, c'est-à-dire des corps et de leurs représentations dans les âmes ; parce que la matière étant indifférente en elle-même au mouvement et au repos, et à un mouvement tel ou autre, on y saurait trouver la raison du mouvement, et encore moins d'un tel mouvement. Et quoique le présent mouvement, qui est dans la matière, viennent du précédent, et celui-ci encore d'un précédent, on n'en est pas plus avancé, quand on irait aussi loin que l'on voudrait ; car il reste toujours la même question. Ainsi, il faut que la raison suffisante, qui n'ait plus besoin d'une autre raison, soit hors de cette suite des choses contingentes, et se trouve dans une substance, qui en soit la cause, ou qui soit un être nécessaire, portant la raison de son existence avec soi ; autrement on n'aurait pas encore une raison suffisante où l'on puisse finir. Et cette dernière raison des choses est appelée Dieu.»

Leibniz, *Principes de la nature et de la grâce fondés en raison*, §.7-8 (1714)

Introduction :

Thème : le thème de ce texte est l'Univers⁷.

Thèse : la thèse que soutient l'auteur est : l'Univers physique est fondé en raison et l'existence de l'Univers repose sur la raison de cette Univers, l'être nécessaire, Dieu.

Analyse de la thèse : Selon l'analyse logique de Leibniz, l'explication du mouvement physique, donnée par les physiciens, ne permet pas d'expliquer l'origine du mouvement dans l'Univers. Elle est insuffisante. Une étude logique et physique plus conséquente permet de déduire une impossibilité logique d'une première impulsion physique comme origine de tout mouvement et du mouvement de l'Univers qui soit interne à l'Univers. Il démontre la nécessité logique de l'existence d'une raison ultime externe à l'Univers, qui préside au mouvement de l'Univers. Logiquement, une origine du mouvement de l'Univers réclame un être nécessaire⁸.

Enjeux généraux :

Il s'agit autant en ce texte de la formulation d'une preuve d'une impossibilité logique d'une première impulsion physique comme origine de tout mouvement et du mouvement de l'Univers qui soit interne à l'Univers qu'une preuve indirecte de l'existence de Dieu à partir de la déduction de sa nécessité pour l'Univers. En effet, Leibniz souhaite réfuter la vision de certains scientifiques de son temps qui réduisent l'Univers à un mécanisme physique. Leibniz ici ne nie pas la physique de son temps mais démontre que les physiciens ne sont pas physiquement assez conséquents. Par cela, Leibniz ne laisse pas un rationalisme sceptique ou athée, ou un matérialisme préempter la causalité de l'Univers car l'analyse

⁷ : Ici, nous mettons Univers et non monde ou cosmos pour éviter toute assimilation des uns aux autres. L'Univers est marqué par son infini et son unité. Le Cosmos grec antique est fini et divisé en deux parties (en deçà et au-delà de la Lune), Le Monde, peut, par exemple, renvoyer à l'une Idée de totalité, qui peut être le produit d'une faculté humaine plus que d'une référentialité objective. Ici, c'est bien l'Univers de Leibniz dont nous parlons. Il a quelques caractéristiques différentes d'avec les conceptions de l'Univers des savants de son temps. Nous n'entrons pas dans le détail ici.

⁸ : Il n'est pas dit ici pourquoi, ni comment le mouvement advient. Il est simplement énoncé que logiquement, un mouvement premier doit trouver sa cause dans un être nécessaire extérieur à l'Univers pour éviter le paradoxe logique d'un premier mouvement-cause interne à l'Univers.

logique lui permet de prouver le caractère insuffisant du raisonnement des physiciens mécanistes qui sont impuissants à établir l'origine physique du mouvement. Leibniz a pour but de prouver que, pour être conséquent, la déduction logique, appliquée au champ physique, impose de formuler une cause-origine de tout mouvement. Cette solution logique d'un problème physique se trouve dans une théologie naturelle rationaliste compatible avec le dogme de la religion chrétienne. Ainsi, contrairement à un dogmatisme chrétien fondé sur des écrits sacrés, ou à un fidéisme selon lequel les choix divins sont impénétrables à un entendement fini humain, Leibniz se place sur le terrain de la raison, celui de la lumière naturelle (octroyée par Dieu) et soutient que notre entendement peut accéder, autant que possible⁹, aux raisons de toute chose. En rationaliste donc, c'est le principe de raison suffisante qui permettra de résoudre le problème posé par l'origine du mouvement de l'Univers et de retrouver par la raison, Dieu comme fondement à l'Univers.

Enjeux précis de ce texte : (à faire que si vous savez différencier ce texte des autres passages de l'œuvre de Leibniz où il effectue une démonstration similaire pour renforcer le caractère singulier de celle effectuée ici, ou que si vous savez resituer dans *Les Principes de la nature et de la grâce* fondés en raison, le §.7-8. Ne pas hésiter à le faire tant que cela présente davantage la singularité de ce texte mais ne pas non plus y passer trop de temps.)

Annonce du plan :

Partie 1 Ligne 1 à 4 : Formulation du problème rationnel de l'existence de l'Univers¹⁰.

Partie 2 Ligne 5 à 13 : Réfutation de l'hypothèse mécaniste d'un univers enveloppant la raison de son existence en lui-même.

Partie 3 Ligne 13 à la fin : Déduction d'une raison de l'existence de l'Univers hors de l'Univers, en un être nécessaire, Dieu.

Notes-Plan détaillé non rédigé du développement – mise en œuvre explicite d'une démarche d'analyse :

I. Formulation du problème rationnel de l'existence de l'Univers. (Ligne 1 à 4)

1. Ligne 1 : affirmation d'un droit de la raison à interroger le fait de l'existence du monde.

L'extrait s'ouvre d'une première question. Première dans l'ordre chronologique ? ou logique ? Pourquoi première ? car

- a. elle est plus importante ? (= première dans le sens des priorités hiérarchiques, de quel ordre ?)
- b. Suppose un ordre chronologique des questions ?
- c. Un ordre logique des questions ?

Qu'on a droit de faire, = qu'on a droit de se poser.

⁹ : seul Dieu peut appréhender totalement adéquatement toute chose. (Pour saisir les appréhensions partielles humaines chez Leibniz, se reporter à l'article de J.Bouveresse. Bouveresse, Jacques. « Quelques remarques sur les relations entre le « principe de contradiction », le « principe de raison » et le « principe du meilleur » chez Leibniz ». *Leibniz et le principe de raison*, édité par Jean-Matthias Fleury, Collège de France, 2014.

Bouveresse cite Leibniz dans un extrait de « De Synthesi et Analysisi universalis seu Arte inveniendi et iudicandi » [c. 1683-1686], *PS*(Gerhardt), VII, p. 295-296. « C'est de cette façon que sont comprises par DIEU toutes les choses *a priori* et par le mode de la vérité éternelle, ce qui veut dire que toutes sont connues de lui adéquatement, alors qu'à peine l'une d'entre elles l'est de nous, un petit nombre *a priori*, et la plupart par l'expérience, les dernières exigeant l'application d'autres principes et d'autres critères. »

¹⁰ : pour désigner notre Univers, la majuscule sera privilégiée ici.

Déduction : il y a certaines questions que l'on n'a pas droit de se poser.

De quel type de droit parle-t-on ?

- a. D'un droit juridico-politique ? de se poser des questions imposant par censure de ne pas poser certaines questions interdites par la loi ?
- b. un droit social ? qui interdit socialement de se poser des questions socialement taboues ?
- c. un droit du point de vue moral ? qui interdit toute question considérée comme immorale ?
- d. un droit religieux ? qui interdit toute question remettant en cause le crédo ? impie ? infidèle ? hérétique ?
- e. un droit logique ? qui interdit toute question non fondée, ne disposant pas d'une raison, d'être posée ?

Pour trancher, il faut savoir d'où vient ce droit et chercher des indices dans le texte. (si option (d), cela devrait venir du texte sacré. Il y aurait donc une référence à un texte sacré. Or, il n'y en a pas./ hypothèse éliminée. Cela vient-il des lois humaines ? non absence de texte juridique : par élimination donc, on formule une hypothèse : il s'agit d'un droit de la raison¹¹.

C'est la raison qui ouvre un droit de se poser certaines questions. (Déduction d'une nouvelle source¹² de légitimité et d'autorité hors des autorités sociales, religieuses (Eglise), politiques (Roi)). Il faut noter ici qu'un tel droit de la raison est éminemment subversif. Il ouvre, par son existence, même un espace critique. Ceci étant dit, il s'agit quand même de la raison. On ne peut pas donc se poser ou poser toutes les questions qu'on veut arbitrairement. La raison n'autorise pas à se poser toutes les questions puisqu'elle fixe un droit, et elle n'autorise pas que les questions se posent dans n'importe quel ordre. Il y a un ordre des questions. Déduction d'un rationalisme de Leibniz : tout doit avoir une raison¹³. Tout, y compris les questions qu'on se pose, surtout les questions qu'on se pose. La raison, est peut-être provisoirement ici la lumière naturelle, en nous, en chacun de nous : en tout cas, la raison ouvre son propre champ de légitimité. Il y a des droits à poser des questions et à obtenir des réponses. (opp. à la démarche dogmatisme : affirmer)¹⁴.

¹¹ : à ce stade du texte, on ne peut pas savoir si c'est un droit de la raison, ni si c'est un droit de la raison théorique a priori ou pratique ou physique a posteriori, ou pour reformuler d'un droit de la raison du point de vue de l'entendement seul (vérités de raison ou d'essence, nécessaires, logiques et universelles, intemporelles, dont le contraire est impossible) ou du point de vue moral et pratique (dépendant d'un critère moral) ou du point de vue physique (observation - vérités de fait, dont le contraire est possible).

¹² : Ici, il s'agit d'une prise de recul évoquée au préalable. On dégage la portée plus générale d'un élément. A alterner de manière judicieuse avec les temps d'analyse.

¹³ : Précision apportée par J.Bouveresse, cf. réf citée précédemment : « Le principe de raison, dans sa forme vulgaire, énonce que tout a une raison. Dans sa forme savante, il affirme, pour Leibniz, que, dans toute proposition vraie, le prédicat est contenu dans le sujet, ce qui revient à dire que toute proposition vraie est susceptible, au moins pour Dieu, de recevoir une démonstration qui rend manifeste le lien entre le prédicat et le sujet en réduisant la proposition à une identité explicite totale ou partielle. »

¹⁴ : à ce stade du texte, on ne peut pas savoir si Leibniz est rationaliste athée ou croyant. Mais, en connaissant la thèse défendue par l'auteur, (qu'on a posé dans l'introduction) on en déduit qu'il est rationaliste croyant monothéiste : chrétien. Pas rationaliste athée. Donc il s'oppose autant à la modalité dogmatique religieuse qu'à l'absence de croyance des athées ou des sceptiques. (qui peuvent en rester à la question « pourquoi quelque chose plutôt que rien ?) en y répondant pas et laissant planer l'absurdité ou le hasard sur cet univers suspendu dans une question et sans (encore de raison). (Pascal offrira ce vertige de l'absurde du sens de l'Univers et de sa vie à la méditation angoissée des hommes sans Dieu.)

Leibniz, nous montre que la raison a des exigences propres et que pour la raison humaine le fait ne suffit pas, ainsi le fait que l'Univers existe n'est pas suffisant du point de vue de la raison.

Quelles questions la raison permet-elle de faire ?/ de poser ? et surtout la première ?

Pb : « sera » (-> projectif) pourquoi pas « est » ? « sera » : exposition identique à « est » ou renvoyant à un moment ultérieur où on pourra se poser la première question dans l'ordre du droit de la raison ?

L'affirmation d'un droit de la raison précède la question posée : il faut donc mettre « sera » car, dans l'ordre logique et chrono-logique, l'étape 1 est celle du motif qui ouvre un droit de la raison à se poser une question. L'étape 1 logique est bien « la raison qui ouvre un droit à formuler la question » ensuite, étape 2 « la question elle-même ». Or, comme on ne connaît pas encore au début de la ligne 1 le motif qui impose que la raison soit légitime à poser la question et ouvre ce droit de se questionner, puis de formuler la question, Leibniz est obligé logiquement de poser dans le futur « sera », un tel droit, après la formulation du critère. (la raison qui autorise le questionnement portant sur la raison de l'existence du monde va être donnée ultérieurement)

Transition : En restant sur le début de la ligne 1 et avant d'atteindre le contenu et la forme de cette question première qui va suivre, on est en droit de se poser quelques questions : quels sont les autres questions que la raison s'autorise à formuler ? quel est leur point commun ? La raison semble être l'instance qui ouvre le champ des questions légitimes et illégitimes, à la place de l'instance institutionnelle de la censure dogmatique¹⁵ qui prétend tout autant à définir le droit des questions légitimes et illégitimes, seul problème à ce stade du texte, on ne connaît pas le critère de la raison pour fixer ce qui est une question légitime et une autre illégitime. C'est précisément ce que nous comptons apprendre ligne 2.

2. Ligne 1 à 2 : formulation de la question issue d'un droit de la raison : la question cosmologique qui interroge la raison du fait de l'existence du monde.

La question première est : pourquoi il y a plutôt quelque chose que rien ?

(Confirmation : la nature de la question nous autorise à penser qu'il s'agit d'une question légitime à être posée du point de vue d'un droit de la raison¹⁶.)

a. Analyse de la nature de la question posée.

Le caractère premier de cette question semble se situer dans le champ de la physique car par « quelque chose », il faut entendre ici provisoirement « Univers ». On en viendrait alors à penser que la première question que la raison peut légitimement poser s'inscrit dans le champ physique. Cependant la nature même de cette question semble appartenir à la métaphysique car cela concerne bien le « quelque chose » (c'est-à-dire la physique) qui n'est qu'une partie du contenu de la question ; mais, la question elle-même, semble sortir du cadre strict de la physique seule ou du seul cadre de la raison appliquée à la physique puisqu'elle admet aussi le rien comme possible, et le « rien » n'est pas factuel, ni physique mais une simple hypothèse. Il faut également savoir aussi, si c'est une question première absolument (la raison devrait toujours commencer par cette question ?) ou si elle est première uniquement dans ce champ (quand il s'agirait d'examiner la physique, il faudrait commencer par cette question). En tout cas, cette question interroge la raison de l'existence de l'Univers.

¹⁵ : (Leibniz appuie donc la religion chrétienne par d'autres moyens que le dogme ou les textes sacrés.)

¹⁶ : ni dans l'ordre social, religieux, juridique, cette question viendrait en premier. Ce n'est pas si simple pour le plan moral (le plan moral est entendu habituellement dans le sens du plan de l'évaluation de la valeur des actions humaines alors que chez Leibniz, il englobe également l'existence de l'Univers et son contenu spécifique). On ne peut pas donc exclure cette dimension de la rationalité évoquée et donc d'un droit moral de la raison à poser cette question.

b. Analyse du contenu de la question posée.

Cette question établit : qu'« il y a quelque chose ». « quelque chose » signifie ici une présence existante indéterminée. Leibniz a décidé de donner cette caractérisation plutôt que de dire « l'Univers ». Pourquoi n'a-t-il pas dit l'Univers? Cette caractérisation de « quelque chose » est plus précise et plus juste en désignant une présence existante indéterminée, un « quelque chose » parce que la question posée n'est pas Pourquoi l'Univers ? mais Pourquoi X plutôt que Z ? « quelque chose » s'inscrit dans un rapport à « rien » : nous nous situons donc bien logiquement dans une étape logique antérieure à celle de l'existence et même antérieure à la conception de notre Univers existant. C'est l'état pensé de l'Univers, éloigné au troisième degré logique, quand il n'est encore qu'un simple possible comme « quelque chose » ou « rien ».

Seconde remarque d'analyse : la formulation « Il y a X » contenue dans « il y a quelque chose » peut présenter un fait « Il y a X », par exemple : « il y a une pomme ». Cela peut signifier aussi le témoignage d'un événement en train de s'effectuer : « il y a une pomme » signifie alors ici « une pomme surgit comme une présence ». On en infère une indétermination : l'Univers est-il un fait ou un événement ? On ne peut pas écarter le statut d'événement, mais en l'état, l'option du fait comme présence objective semble supérieure car il semble que la question posée soit une interrogation d'un sujet rationnel qui constate qu'il y a « quelque chose » mais qui semble se poser néanmoins une question de la raison de cette existence (nous verrons que ce n'est pas du simple fait que peut venir la question et le droit de se poser la question). Pourquoi donc un humain rationnel¹⁷ peut-il en arriver légitimement à se poser une telle question ? A interroger le fait de l'existence de l'Univers ? »

Si l'on résume ce que nous avons établi : l'Univers existe, c'est un fait indiscutable. Il est présent. Mais le fait de son existence ne suffit pas à la raison. La raison veut la raison de l'existence de l'Univers. Mais la raison ne veut pas de motif isolé de l'existence de l'Univers (il n'est pas dit pourquoi l'Univers ?) : la question formulée par Leibniz enveloppe une relation entre deux termes liés par une disjonction exclusive ou bien X ou bien Y, cette question émerge donc plus fondamentalement d'un rapport antérieur marqué par une prétention égale à l'existence de deux possibles, ce qui se déduit du « plutôt que rien ».

Plutôt en effet renvoie à une préférence rationnelle. Cela implique donc qu'il y aurait pu « il y avoir rien » et « il y a l'Univers ». Le raisonnement est donc de penser antérieurement au seul fait, l'existence d'un quelque chose, l'Univers, dans un temps logique antérieur où il y avait synchroniquement ou diachroniquement

- a. (ou bien) le possible 1 « l'Univers existe »
- b. (ou bien) le possible 2 « rien, le néant ».

Leibniz a donc réouvert au-delà du simple fait, le champ rationnel des possibles, antérieur au fait (de l'existence de l'Univers). Le fait doit donc avoir une raison face à deux possibles concurrents antérieurs dont l'un doit être « choisi »¹⁸. L'Univers donc ne peut pas être simplement affirmé ou posé. « L'Univers existe », « il y a quelque chose » est un fait mais, face à deux possibles, pourquoi l'un des deux possibles a pu être présent et advenir plutôt que l'autre ?

Option 1 : le motif de cette préférence est de l'ordre d'un choix divin, un choix de Dieu, c'est-à-dire un choix ou bien

- a. inconnaissable (les raisons de Dieu sont inconnaissables- fidéisme) ou bien un choix

¹⁷ : il n'est pas sûr que cela soit un sujet humain qui pose cette question. La raison comme structure logique sans sujet spécifié serait parfaitement capable par elle-même de poser cette question.

¹⁸ : « choisi » désigne l'acte permettant l'existence : mais il est indéterminé à ce stade. Mécanique ou préféré puis choisi, selon quels critères issus de quelle faculté (la raison pure logique a priori ou morale, pratique, physique mécanique ?)

b. connaissable (on peut accéder aux raisons de Dieu)

Option 2 : la raison est physique, matérielle : le fait de l'existence de l'Univers est le produit d'une raison physique, une cause mécanique par exemple.

Option 3, il y a une raison qui n'est pas vraiment une raison : c'est le hasard¹⁹, l'Univers aurait pu ne pas être autant qu'il aurait pu être avant d'être, rien ne permet de préférer ou de dire ceci plutôt que cela.

(Chaque option²⁰ implique une signification de l'Univers différente pour celui qui l'adopte et des conséquences existentielles et morales)

3. Ligne 2 Leibniz ne répond pas à ces interrogations soulevées par la question. Il établit le critère du droit de poser la question. Il remonte donc à avant la question et avant le droit à ce qui ouvre le droit de formuler la première question pour nous.

Leibniz formule le motif qui a ouvert le droit de la raison à formuler cette question. C'est le principe rationnel d'économie des efforts. Ce principe rationnel admet que ce qui est simple, ce qui demande le moins d'effort possible est toujours à privilégier et premier par rapport à ce qui est plus complexe à faire et impose beaucoup d'efforts, qui sera toujours second.

Selon ce principe rationnel, interne à la raison, il est plus simple de ne rien faire que de faire quelque chose. Il est donc plus simple qu'il n'y ait rien plutôt que quelque chose. Or, l'Univers est bien présent.

La raison rencontre un problème et une opposition entre un principe rationnel et un contre-exemple factuel : il y a une absence de raison évidente de « l'existence de l'Univers plutôt que rien ». Entre « rien » et « l'Univers », la raison ne ferait « rien » selon le principe d'économie des efforts. Or, l'Univers existe, il y a quelque chose. Il semble qu'il y ait contradiction.

Le critère d'ouverture d'un droit à former une question semble être l'apparente contradiction entre un principe rationnel et un contre-exemple factuel. Cela semble être le principe de non-contradiction²¹ qui appartient à l'entendement pur, théorique, apriori, c'est un principe de l'entendement pur.

¹⁹ : Comme évoqué antérieurement, Pascal offrira ce vertige de l'absurde du sens de l'Univers et de l'absurdité du sens de la vie et de sa vie à la méditation angoissée des hommes sans Dieu. Pédagogiquement et ludiquement on peut évoquer le sentiment de l'absurdité de l'absence de sens de l'existence qui est enveloppé comme conséquence existentielle d'une vie menée dans un univers comme produit du hasard, chez A.Camus. En bande dessinée DC Comics et cinématographiquement dans l'univers esthétique imaginé par Bob Kane, la figure du Joker comme agent du chaos répond à une cosmologie du hasard. Rien n'a de sens, il se propose d'agir pour ruiner les illusions de l'ordre social et politique au profit de la vérité du chaos comme la plus haute ambition du crime.

²⁰ : Notons que pour l'option 1, « choix divin », le statut du droit de la raison et le statut de la question par cette hypothèse change radicalement. Si c'est un choix, nous sommes dans un ordre rationnel pratique, même s'il s'agit d'un choix divin. Le champ pratique est marqué par une règle de contingence : dans l'ordre des faits réalisés par des choix, leur contraire a toujours été possible en droit (du point de vue logique pur*). * : Un droit de l'entendement pur établit les conditions logiques d'un raisonnement pratique. La complexité devient plus grande encore car ici, il s'agit non pas d'un choix d'un être humain mais un choix de Dieu. Ainsi, il s'agirait d'un champ pratique divin : par l'usage de notre raison réflexive, nous serions arrivés, en suivant la raison, à remonter jusqu'à entrer dans le raisonnement pratique divin présidant à la création du monde comme choix préférentiel à rien. Le statut du droit de la raison serait pratique-moral, tout en étant métaphysique, théologico-humain, (différent d'une déduction de raison pure a priori nécessaire absolument). Le statut de la question serait métaphysique cosmologique et moral-pratique.

²¹ : Ici, un problème sur lequel nous reviendrons se pose. Peut-il y avoir contradiction entre les faits et un principe rationnel plutôt qu'uniquement entre deux éléments théoriques contradictoires ? Peut-il exister une notion de contradiction apparente ? si elle n'est qu'apparente, comment ne pas voir dans ce principe de non-contradiction, non plus un principe fondamental logique a priori mais un simple moyen intermédiaire qu'enquête rationnel qui pourra toujours être levé par l'ajout d'un critère ou la formulation d'une résolution par quelqu'un qui arrive

On est donc bien en droit, rationnellement, pratiquement et théoriquement, de poser la question première face à ce constat d'un problème au croisement du fait physique et de la raison théorique : Pourquoi il y a plutôt quelque chose que rien ?

L'Univers rationnellement au premier abord ne devrait pas exister. Face à ce problème entre un fait, « l'Univers existe », et l'ordre rationnel, « il n'y a pas de raison apparente à l'existence de l'Univers », la raison est donc autorisée à demander : « pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien ? »

Question : qui pose la question ? (un sujet rationnel ? ou la raison elle-même ?)

S'il s'agit d'un sujet rationnel humain, qui peut se poser cette question (pourquoi y-a-t-il quelque chose plutôt que rien ? car Dieu étant parfait ne peut pas se poser cette question (cf. note 9)

(Hypothèse 1 : seul un athée ou un sceptique peuvent poser une telle question pour attester d'une absurdité de l'existence de l'Univers. Mais si le l'Univers est bien là, il y a quand même une raison de penser, grâce à ce fait qu'il y a bien une raison qui dépasse le sceptique. Donc ils ne peuvent pas se poser une telle question sans détruire leur propre position.) Hypothèse rejetée.

Hypothèse 2 : un dogmatique religieux ? non car le fait de l'existence de l'Univers, est liée à une décision de Dieu à ne pas discuter. C'est comme cela. Donc cette question ne pourrait pas se poser pour un dogmatique. Hypothèse rejetée.

Hypothèse 3 : un rationaliste chrétien ? car cette question permet d'inclure et de répondre aux athées et aux sceptiques en montrant que si le l'Univers est bien là plutôt que rien, c'est parce qu'il y a une raison à cela). Hypothèse la plus probable.

Si c'est la raison humaine, notons ici que la raison humaine s'interroge réflexivement face à une difficulté mais, du même coup, elle se place dans une posture antérieure logiquement à l'existence du l'Univers. Autrement dit, on bascule d'une raison (pratique) humaine)) (principe d'économie des efforts) face à un contre-exemple factuel à une expérience de pensée anté-cosmologique a priori dans un entendement donc divin, avant l'existence de l'Univers. (on ne peut pas totalement encore dire avant la création).

Le rationalisme chrétien ici de Leibniz se place pratiquement dans l'esprit de Dieu, dans l'entendement de Dieu, pour voir comment Dieu raisonne ou plutôt, par l'homologie²² entre l'entendement comme faculté rationnelle de l'homme et l'entendement divin, Leibniz ici enquête réflexivement en cherchant à remonter aux possibilités rationnelles qu'avait Dieu logiquement avant de décider de la création du l'Univers de décider que l'Univers soit, même si Dieu a pu d'un coup, faire que toutes ces étapes aient été résolues immédiatement dans un *fiat lux* : « que la lumière soit ».

Leibniz a bien dit « pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien. » focalisons-nous sur le « Plutôt que » : cela peut signifier deux choses. Ou bien qu'« il y a une alternative » ou bien qu'« il y a une préférence », sous-entendu, il a bien fallu qu'il y ait une *raison préférentielle* de choisir que l'Univers existe à choisir plutôt qu'il n'existe pas.

En effet, dans l'esprit de Dieu avant l'Univers, il a nécessairement dû poser l'alternative suivante : ou bien « il n'y a rien » ou bien « il y a quelque chose ». Puis, Dieu a décidé qu'il y avait y avoir quelque chose préférentiellement à rien. Dieu a donc fait un choix préférentiel parmi deux options, un choix qu'il

appréhender sans contradiction l'objet ? Il se joue ici la valeur logique même du principe de non-contradiction et son statut.

²² : Il n'y a pas vraiment d'analogie totale ou d'homologie entre le raisonnement divin et humain même si l'homme arrive à remonter dans les étapes décidées de Dieu. Pour ainsi dire, il est possible d'en inférer que l'étape des possibles n'est qu'une reconstruction ascendante humaine et une relecture propre à une créature finie de ce qui est immédiatement synthétique pour l'être divin. L'analyse serait la marque de notre limite d'entendement.

trouvait le meilleur. Le critère du meilleur est le critère de Dieu pour arbitrer et faire son choix cosmologique. Nous avons déduit ce critère. Mais meilleur de quel point de vue ? Rationnellement. Or, puisqu'il s'agit d'un choix préférentiel, la raison ici semble être pratique. Mais dans l'ordre pratique, l'économie des efforts est le principe de base. Ainsi, ici l'entendement divin a proposé des possibles, deux possibles « ou bien quelque chose » ou bien « rien » puis le choix préférentiel a été fait par une volonté divine et donc à une raison morale, supérieure au principe pratique d'économie.

La décision de Dieu de faire qu'il n'y ait pas rien, que cet Univers existe est nécessairement motivée par une raison de Dieu. Il y a une raison pour que Dieu ait pris cette décision ou pour que cet Univers existe plutôt que rien²³.

Suffit-il de trouver une raison à l'existence de l'Univers ? une raison qu'il y ait un Univers ?

4. Ligne 2 à ligne 3 : insuffisance de la justification de l'existence d'un Univers pour fonder la raison de notre Univers : un raisonnement hypothétique supplémentaire s'impose déterminant la nécessité d'une justification de cet Univers-ci.

L'énoncé de Leibniz est programmatique car celui-ci procède ligne 3 à un raisonnement hypothético-déductif en supposant que la question 1 ait trouvé une réponse, une seconde s'ensuit.

En effet, la raison à ce qu'il y ait quelque chose plutôt que rien n'est pas la même que celle qui détermine le contenu de ce quelque chose. D'où émerge ce droit de la raison pour la seconde question ? de quelle contradiction ? ici, il s'agit non pas d'une contradiction mais du seul fait de la contingence. Si cet Univers est tel qu'il est, plutôt qu'autrement, il faut une raison à cela. Sinon il est absurde.

Or, le principe de raison suffisante impose une raison à toute chose en ne se satisfaisant pas du fait. Il ouvre donc la voie à cette seconde question. La raison humaine ouvre un droit de savoir pourquoi il y a non pas « quelque chose » mais pourquoi il y a « cet univers ci tel qu'il est ».

Il faut qu'il y ait une raison à ce que cet Univers ci existe plutôt qu'un autre, au nom du principe supérieur de raison suffisante que toute chose soit justifiée rationnellement.

Transition : au terme de cette partie nous avons vu que la question de la raison de l'existence de l'Univers était fondée ou justifiée par l'argument du principe d'économie qui fait surgir un étonnement par rapport à l'existence d'une apparente inadéquation entre le fait de l'existence de l'Univers et le viol du principe rationnel d'économie des efforts²⁴. Ce fait de l'existence de l'Univers devient à présent un problème que l'entendement humain doit résoudre. Nous avons vu que Leibniz utilise notre entendement pour trouver

²³ : Notons que Leibniz n'est pas fidéiste. (Position selon laquelle les raisons de Dieu sont impénétrables et que la foi et la raison sont incompatibles et la foi prime et supprime ses droits à la raison) On peut déduire de son propos qu'il considère que les raisons de Dieu sont connaissables et déductibles. Ici, la raison de l'existence du monde est connaissable pour l'homme. Leibniz considère aussi que Dieu permet à l'homme de comprendre les raisons de ces actes ou que la raison de l'existence du monde est accessible à la raison humaine. Déduction la posture de Leibniz : il admet que la lumière naturelle ou la raison de l'homme est un instrument que la nature ou que Dieu veut qu'on utilise. Leibniz est donc anti-dogmatique et rationaliste. (opp. possible avec le dogmatisme religieux Leibniz semble justifier un non-respect de l'attitude dogmatique (attitude dogmatique : « c'est comme ça parce que c'est comme ça ou parce que c'est écrit dans le texte sacré » propos non justifié rationnellement) / cf. obscurantisme dénoncé par Spinoza à la même époque(cf. préface, TTP, « je voyais la lumière naturelle méprisée, mais beaucoup la condamnant comme une source d'impiété » texte vu en cours)

²⁴ : Nous avons fait un tableau pour clarifier en mettant d'un côté ce que la raison permet d'établir (principe d'économie des efforts affirmant que le simple est à privilégier sur le complexe et le facile sur le difficile) et d'un autre côté, ce que l'observation permet de constater (il existe quelque chose (l'univers, qui est complexe et difficile), d'où une contradiction apparente, entre le principe et le fait qui autorise à se demander pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien ?

une raison à toute chose et que cela le pousse à questionner ce qui n'est pas fondé, à savoir ce qui est posé comme un fait, un fait de l'existence de quelque chose puis de cet Univers-ci. Mais quelle est donc cette raison ? Nous avons supposé à partir de la forme de la question qu'il s'agissait d'une question aboutissant à donner une réponse théologique. Néanmoins à ce stade du texte, rien d'explicite ne va dans ce sens ni ne le prouve. Ainsi, nous devons nous demander : quelle est la raison de l'existence de l'Univers ? Par principe d'économie, on admet qu'on n'évoque pas de principe métaphysique si les choses peuvent être expliquées par un principe physique. Ainsi, ne doit-on pas examiner l'hypothèse d'un Univers qui trouve sa raison en lui-même ? Ne peut-il pas trouver sa raison en lui-même comme on pourrait y voir une sorte de mécanisme physique ?

II. Réfutation de l'hypothèse mécaniste (et athée ou sceptique?) d'un Univers enveloppant la raison de son existence. (Partie 2 Ligne 5 à 13)

a. Ligne 5 à 6 : Affirmation de la thèse selon laquelle l'Univers n'est pas sa propre cause ou la raison de sa propre existence ;

Le principe de raison suffisante réclame une raison à l'existence de l'Univers. Peut-on trouver cette raison dans l'Univers lui-même ? hypothèse de l'Univers comme une auto-création ? ou un produit mécanique d'une causalité physique déterminée ? Leibniz affirme que l'Univers comme suite de choses (suite logique et chronologique autrement dit comme enchaînement causal physique déterminé) est une suite de choses dites contingentes²⁵. Il nous dit également que cette suite ne peut pas porter la raison de l'Univers. Autrement dit, les éléments composés, composants le tout de l'Univers ne peuvent pas rendre raison de l'Univers, puisque ces choses physiques sont contingentes. (leur suite n'est pas forcément elle contingente : ce sont les choses qui sont désignées comme contingentes).

Analyse de contingent. Une chose contingente est une chose qui n'a pas de nécessité, autrement dit qui pourrait ne pas être ou qui pourrait être autre qu'elle est.

Etudier le sens de contingent au niveau de la nature des corps :

Tout corps physique (atome, molécule, être végétal, animal, etc.) pourrait avoir une configuration et des propriétés différentes en tant que corps, une chose complexe matérielle. On peut interpréter cette affirmation de la contingence de toute chose et représentation comme tout d'abord une déduction de cette propriété dès qu'on sort de l'ordre logique de la raison a priori, dès qu'on entre dans l'ordre des faits. « $2+2=4$ » « Tout S est P, Tout P est M donc Tout S est M » sont des propositions intemporelles, universelles, logiques, a priori, nécessaires de même que les définitions réelles, les démonstrations et déductions strictement logiques dites géométriques : elles sont nécessaires, leur contraire est impossible. On ne peut pas en dire de même pour l'existence d'une chose comme une fleur, elle est une chose particulière, attestée par la perception ni logique, ni éternelle, etc. elle serait comme toute chose qui n'est pas nécessaire, donc contingente.

Ensuite, on peut concevoir la contingence comme une incomplétude, une lacune intrinsèque au donné sensible et au sujet connaissant humain : nous n'aurons jamais une équivalence totale complète entre une cause et l'effet dans la connaissance du monde physique. On peut approcher mais une différence irréductible persistera qui ne permet pas, par notre limitation de moyens, de saisir les raisons complètes des phénomènes. Il demeure une possibilité que les choses soient autres. La plupart du temps nos jugements physiques reposent sur l'expérience, qui n'a rien des propriétés géométriques, elle est

²⁵ : Contingence signifie des choses qui peuvent être autrement qu'elles ne sont. Remarque : si Leibniz fait porter la contingence sur les choses plutôt que sur la suite, cela signifie qu'il y a plus de nécessité dans la suite, autrement l'ordre physique basé sur des règles simples que dans les choses qui sont des composés complexes. Déduction, il y a des degrés dans la contingence.

habitude²⁶. Enfin, on peut concevoir une expérience de pensée selon le principe de raison suffisante en l'appliquant aux principes identifiés présidant à l'ordre physique des phénomènes observés (Pourquoi les acides réagissent avec les bases plutôt qu'entre eux ? l'huile commune est hydrophobe. Ne pourrait-on pas concevoir une huile non hydrophobe, qui s'homogénéise avec l'eau en disposant de propriétés moléculaires et électriques ioniques différentes ?) On pourrait concevoir des animaux avec des formes différentes. Or il y a une raison à leur forme spécifique. « Il y a »²⁷ donc bien de tout temps et à tout instant, toujours une possibilité logique que les choses eussent pu être autrement quelles sont sans contradiction logique. Donc, ce simple plan conditionnel introduit la contingence. Ayant saisi en quoi l'univers est une série de choses contingentes et de corps complexes (huile, corps animal, etc.), il s'impose d'étudier le sens de contingent au niveau de la représentation des corps dans les âmes. Les représentations dans les âmes sont aussi contingentes. Notons que ce sont bien les représentations qui sont contingentes et non pas les âmes elles-mêmes. Donc, si Leibniz exclut les âmes de sa définition de l'univers, il est à supposer que les âmes puissent non seulement ne pas faire partie de l'Univers au sens physique tout en en y étant liée et en étant nécessaire. (Hypothèse métaphysique, des monades comme unité métaphysique simple et une, nécessaire à l'unité et au maintien de l'unité des corps²⁸)

Il y a bien des corps et pour un corps, sa perception semble être une représentation dans l'âme. Les représentations sont contingentes, c'est-à-dire qu'elles pourraient être autres qu'elles ne sont.

Pourquoi ? Hypothèse 1 ce qui est perçu dépend d'une information provenant d'un dedans informé de l'existence d'un dehors²⁹, ce dehors est celui des autres corps, comme ces corps sont contingents, ce qui est perçu l'est aussi donc les représentations dans les âmes sont contingentes.

Hypothèse 2, ce qui est perçu est perçu sans être perçu adéquatement. Toute perception dépendant d'une position, d'un point de vue, la perception est nécessairement confuse sur de nombreux aspects. Ainsi, il n'y a aucune nécessité dans les représentations dans les âmes d'êtres finis membres mixtes³⁰ de l'univers.

²⁶ : Leibniz, *Monadologie*, § 28. Il n'y a que l'astronome qui juge par raison que le soleil se lèvera demain. Et « nous ne prédisons pas que le soleil se lèvera demain autrement que par le fait qu'il a satisfait tant de fois notre espérance. » Leibniz, « De Synthesi et Analysi universalis seu Arte inveniendi et judicandi » [c. 1683-1686], *PS*(Gerhardt), VII, p. 295-296. cité par J.Bouveresse.

²⁷ : « Il y a » est contestable ici car il désigne en principe l'existence factuelle. Or ici, il désigne un plan de contingence. Il est ici signifié qu'il y a toujours maintenant comme il y a toujours eu, de tout temps et à tout instant, une possibilité logique que les choses sur plan réel ne soient pas telles qu'elles sont : il se rajoute toujours un plan de virtualités qui accompagne le plan réel et introduit en lui de la contingence.

²⁸ : le choc est un principe physique qui conduit Leibniz à supposer une résistance des corps pour expliquer le repos. Si il n'y avait pas de résistance des corps, les chocs conduiraient à du mouvement perpétuel dans l'univers sans repos. Or pour penser la possibilité d'une résistance d'un corps, Leibniz conçoit qu'une unité résiste. Le sujet est un sujet spécialiste, complexe et technique. En plus des textes de *la Monadologie*, deux lettres sont instructives à cet effet : *lettre du 20 juin 1703* à De Volver et *la lettre du 15 février 1712* au Père Des Bosses. On peut vulgariser en soutenant que la monade enveloppe d'une certaine manière le principe de résistance par son principe d'unité. Il est possible de suivre le sujet avec Garber, Daniel. « La dynamique de Leibniz est-elle compatible avec sa monadologie ? ». *Revue d'histoire des sciences*, 2019/1 Tome 72, 2019. p.11-30.

²⁹ : « Or je perçois à l'intérieur de moi non seulement moi-même qui pense, mais aussi une multitude de différences dans mes pensées, à partir desquelles je déduis qu'il y a d'autres choses en plus de moi et acquiers petit à petit la confiance dans les sens » Leibniz, « De Synthesi et Analysi universalis seu Arte inveniendi et judicandi » [c. 1683-1686], *PS*(Gerhardt), VII, p. 295-296. cité par J.Bouveresse.

³⁰ : Mixte car nous avons dit que Leibniz exclut de l'Univers les âmes, mais maintient dans l'Univers les représentations de ces âmes. On pourrait donc établir que les âmes bien qu'immatérielles, métaphysiques, séparées, non localisée spatialement sont liées à des points de l'univers précis, par exemple telle âme humaine est en tel corps associé. Il y a bien une liaison et une présence indirecte des âmes dans l'univers par le moyen du corps et

Hypothèse 3 car l'ordre physique est lui-même contingent. Hypothèse trois est fausse car ordre est rationnel même s'il n'est pas nécessaire absolument. Il n'est pas que perçu mais perçu par tous³¹.

Remarque, si Leibniz admet ici sans argument encore que l'univers est une suite de choses contingentes, il ne peut s'agir que d'une contingence relative ou temporaire ou dans le cadre d'une hypothèse fausse selon un raisonnement par l'absurde car si c'était une contingence absolue et durable, l'univers confinerait à l'absurde, ce qui est l'inverse d'une position rationaliste.

Il faut donc trouver une raison mais que la raison n'est pas la propriété de changer totalement le statut de choses contingentes à choses nécessaires, elles devront garder un statut de choses contingentes relativement, sinon elles deviendraient alors fondées en raison comme nécessaires, ce qui entrerait en contradiction avec le terme : on doit donc trouver une nécessité dérivée de leur raison et non en elle-même. Elles resteront quand même contingentes, relativement, en tant que corps physiques, qui n'admettent pas de contradiction à être pensés autres qu'ils sont.

Mais pourquoi l'on ne pourrait pas trouver dans l'Univers (conçu comme suite de choses contingentes) la raison de l'existence d'Univers ? Parce que la contingence ne peut pas fournir de raison, elle est le champ des possibles et elle enveloppe en elle l'absurde, l'absence de raison.

b. Ligne 7 : Leibniz formule ici l'argument de l'indifférence de la matière au mouvement réfutant ainsi l'hypothèse d'une raison de l'Univers se trouvant dans les parties de l'Univers et dans le mouvement de ces parties.

Exposition de l'argument de la matière comme matière indifférente qui compose l'Univers.

La matière a pour propriété ici d'avoir deux états : le repos ou le mouvement³². Ces deux états caractérisent la matière. Mais la matière ne possède pas d'orientation préférentielle pour le mouvement ou le repos, elle répond mécaniquement à des chocs qui font passer d'un état repos, un état en mouvement. Si absolument la matière n'est indifférente à son état, elle est donc absolument absurde, sans raison en elle-même. Même si, relativement et dans les faits, il y a toujours une infime différence qui permet la motion où le repos, il n'y a pas d'ambiguïté d'une stase où la matière ne serait ni mue ni

surtout par le moyen de l'action libre et volontaire du corps, non pas les actions mécaniques physiologiques mais les actions comme choix moraux par exemple. Ainsi, on devrait s'interroger sur la contingence du monde quand il est le produit partiel des actions délibérées des hommes, il perdrait de sa contingence initiale pour devenir un lieu moral des actions des âmes rationnelles. Il pourrait il y avoir sur le lit de la contingence, l'espace de la liberté. Dernier point, les représentations rationnelles des hommes sont elles contingentes alors qu'elles sont bien dans les âmes mais leur contenu est rationnel, a priori, vérités d'essence, éternelles, nécessaires ? Il y a là une difficulté.

³¹ : « il n'est pas croyable qu'une multitude de gens s'accordent dans l'erreur, à quoi on peut ajouter ce que saint Augustin a dit de l'utilité de croire. Déjà constituée et obligée de se fonder sur l'autorité des sens et d'autrui est l'Histoire des phénomènes ; si on adjoint à ceux-ci des vérités abstraites tirées des expériences, il en résulte la formation de sciences mixtes. Or on a besoin d'un art particulier et pour faire et pour ordonner et pour combiner des expériences, afin que se fassent à partir de là des inductions utiles et que soient découvertes les causes, et que se constituent des aphorismes et des prénotions » Leibniz, « De Synthesi et Analysisi universali seu Arte inveniendi et judicandi » [c. 1683-1686], *PS*(Gerhardt), VII, p. 295-296. cité par J.Bouveresse.

³² : On se reportera utilement au travail de Garber Daniel, Garber, Daniel. « La dynamique de Leibniz est-elle compatible avec sa monadologie ? ». *Revue d'histoire des sciences*, 2019/1 Tome 72, 2019. p.11-30. Celui-ci présente l'évolution de la pensée physique de Leibniz antérieurement à ce texte de 1714 notamment son rapport à Hobbes et progressivement l'introduction d'un principe de résistance dans les corps, et les principes d'équipollence.

statique en hésitation. La matière n'est donc qu'un moyen neutre passif qui est agi ou est au repos mais ne fait que subir les mouvements et n'en est en rien d'autre que le vecteur ou moyen.

Exemple une pierre est mue, son mouvement vient d'une cause extérieure ; idem pour les choses conçues comme matière dans leur totalité (Leibniz n'a pas admis les âmes comme choses contingentes, elles ne sont pas des corps subtils, ni de la matière, il s'imposerait donc comprendre comment elles sont des principes de mouvement extérieur à la matière tout en agissant intérieurement en elle dans les corps humains).

Si on raisonne sans les âmes, dans un monde fait uniquement de matière, c'est-à-dire de corps sans âmes, d'où vient alors le mouvement de la matière ? Si la matière est inerte et indifférente à être au repos ou être en mouvement ne possède-t-elle donc pas aucune préférence à un état plutôt qu'un autre ? a fortiori pour les mouvements précis des corps ? Si la matière est indifférente, il n'y a aucune raison à ce que ces mouvements se réalisent d'une manière plutôt qu'autrement. L'hypothèse mécaniste d'un mouvement perpétuel de la matière par la matière n'est logiquement pas admissible. Sauf si un premier mouvement de la matière produit tous les autres ?

c. Ligne 8 : second argument, celui de l'impossibilité de trouver un premier mouvement physique causé physiquement.

Si on considère l'ensemble des mouvements actuels Z qui meuvent l'Univers, leur raison peut être trouvée en identifiant leurs causes Y. On en arrive à un ensemble de mouvements antérieures Y qui sont les causes des mouvements Z. Et ces mouvements-causes Y sont les effets de mouvements causaux antérieurs X de ces mêmes mouvements Y. Ces mouvements-causes X à leurs tours sont les effets de mouvements-causes antérieures W qui les ont engendrés. Ainsi, une méthode régressive pourrait permettre d'identifier au final la cause première du mouvement premier qui engendre la diversité des mouvements présents.

Or, le problème se trouve dans l'atteinte du mouvement premier. Supposons que nous arrivions à un mouvement physique qu'on considérerait comme premier. Qu'est-ce qui aurait mécaniquement causé le premier phénomène sinon un phénomène antérieur étant sa cause ? Donc ce serait ce phénomène la cause. Mais si ce phénomène est de la matière en mouvement, s'il y a mouvement, il a nécessairement une cause antérieure. Donc il y a quelque chose d'antérieur à ce mouvement. Donc il n'est toujours pas premier. Et cette même chose antérieure aura été nécessairement causée si bien que cette régression ne peut pas s'arrêter : elle va à l'infini ou s'achève en boucle infinie d'une origine introuvable. L'Univers ne peut pas donc être auto-fondé en trouvant une cause interne à la matière et au mouvement car on ne peut pas trouver de premier mouvement dans l'Univers.

Transition :

Au terme de cette partie, l'hypothèse d'un Univers qui possède la raison de son mouvement est réfutée. Rien, ni les corps selon leurs propriétés, ni les perceptions -car ils sont tout deux contingents-, ni la matière comme principe car elle est indifférente, ni l'hypothèse d'un premier mouvement moteur selon la méthode régressive causale ne permet d'aboutir à trouver une raison immanente à l'Univers. Ainsi où se situe la raison de l'Univers ?

III. La raison de l'Univers est à trouver dans un être nécessaire, à savoir Dieu. De la ligne 9 à la fin du texte.

a. Ligne 9 : Leibniz résume, en un énoncé, la condition suffisante³³ de la raison de l'Univers : être la raison dernière. Il faut une raison qui n'est plus besoin d'une autre raison.

Deux hypothèses sont proposées :

Hypothèse 1 : il faut que la raison soit une substance qui soit à la fois hors de la suite des choses contingentes et qu'elle soit la cause de cette suite.

Hypothèse 2, il faut que la raison soit un être nécessaire, sur lequel s'arrimerait l'Univers.

Dans l'hypothèse 1, de quelles substances pourrait-on parler ? La substance pensante de Descartes ? Elle est bien hors des choses contingentes mais elle n'est pas nécessairement cause de cette suite de chose contingentes. Elle subit³⁴ plutôt la suite de choses contingentes. Cela pourrait-il être les substances métaphysiques des monades, ces unités métaphysiques simples ? elles sont bien causes en chacune d'elles d'elles-mêmes relativement³⁵, par leurs actions. De plus, elles ne sont pas dans les choses contingentes puisque les monades sont toutes inévidentes et créées. Mais peuvent-elles être la raison de l'Univers ? Au minimum, elles en expliquent la cohérence et les esprits, qui sont les monades les plus élaborées, disposent de leur suite en elles-mêmes, cependant, elles ne rendent pas compte de la raison de l'existence du tout de l'Univers. Elles sont multiples et ne sont pas une seule substance. Ainsi l'hypothèse 1 est rejetée.

L'enquête se poursuit. La raison de l'Univers doit être portée non pas par une chose, qui nécessairement est créée par un être mais par un être qui n'a pas besoin d'une autre raison que lui-même et qui est hors de l'Univers, autrement dit un être qui est non matériel, enfin, un être qui porte la raison de son être avec lui : il faut donc que la raison de l'Univers soit un être nécessaire, c'est-à-dire qui ne peut pas être autre qu'il est et qui ne soit pas contingent, il faut que cela soit un être qui soit une substance et qu'il soit éternel. Or, il n'y a un seul être qui possède la cause de son existence en lui et qui est par conséquent premier dans l'ordre des êtres et peut être le fondement et le porteur d'un mouvement premier continué, et cet être nécessaire est appelé Dieu. Seul Dieu peut être l'être et la substance qui fonde l'existence de quelque chose, de l'Univers, de cet Univers-ci, et le mouvement de la suite des choses contingentes.

A la dernière ligne, un problème plus local de lecture se pose. Leibniz évoque Dieu comme non pas la première raison des choses mais la dernière raison des choses. Est-ce dernière dans le sens d'une présentation dans l'ordre du paragraphe ? ou est-ce la dernière, au sens d'ultime raison des choses dans l'ordre des opérations régressives jusqu'à la dernière opération fondant le premier mouvement ? La dernière raison est ici dans l'ordre du raisonnement humain, dernière car il n'y a plus besoin d'une autre, elle suffit, mais elle est première comme fondement.

Conclusion³⁶ :

Ainsi, au terme de notre explication, nous avons pu comprendre chez Leibniz, l'articulation étroite de l'Univers et de Dieu, lequel permet d'offrir une raison à l'Univers. Par cela, l'Univers logiquement et

³³ : Dans la notion de suffisante, on retrouve toujours le principe d'économie. De même, il faut s'arrêter dès que cela suffit.

³⁴ : Une maxime morale de Descartes d'inspiration stoïcienne (Descartes, *Discours de la méthode*, troisième partie. (1637)) soutient qu'il est préférable de changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde. La substance pensante n'a donc pas tout pouvoir sur le monde bien que la science porte la promesse d'un pouvoir sur le monde « d'être comme maître et possesseur de la nature » Descartes, *Discours de la méthode*, sixième partie. (1637)

³⁵ : elles restent créées.

³⁶ : la dernière partie et la conclusion sont volontairement réduites pour laisser place à une véritable conclusion et dernière partie dans le DS préparé.

physiquement est expliqué dans son fondement, dans l'origine du mouvement et la nature du premier mouvement. Moralement, l'Univers n'est pas absurde et peut-être le lieu d'une vie morale et de la vie spirituelle du croyant. Il est juste dit, en cet extrait, que logiquement et déductivement, on ne peut pas concevoir de raison de l'Univers autre qu'à partir d'un être nécessaire et que l'Univers ne se suffit pas à lui-même logiquement pour s'expliquer.

Eléments de correction pour le DS préparé de 2 heures.

Rappel des consignes :

Le sujet du DS donné était le même texte que le cours avec un paragraphe en plus qui avait été ajouté.

Le sujet a été donné quinze jours à l'avance.

Il s'agissait de préparer personnellement l'étude du texte avant le DS.

Durant le DS, 5 minutes ont été accordées avec un brouillon personnel avant de le retirer pour la composition en conditions d'épreuve.

Sujet du DS préparé :

Expliquez le texte suivant :

« La première question qu'on a droit de faire sera : Pourquoi il y a plutôt quelque chose que rien ? Car le rien est plus simple et plus facile que quelque chose. De plus, supposé que des choses doivent exister, il faut qu'on puisse rendre raison pourquoi elles doivent exister ainsi, et non autrement.

Or, cette raison suffisante de l'existence de l'univers ne se saurait trouver dans la suite des choses contingentes, c'est-à-dire des corps et de leurs représentations dans les âmes ; parce que la matière étant indifférente en elle-même au mouvement et au repos, et à un mouvement tel ou tel autre, on n'y saurait trouver la raison du mouvement, et encore moins d'un tel mouvement. Et quoique le présent mouvement qui est dans la matière, vienne du précédent, et celui-ci encore d'un précédent, on n'en est pas plus avancé, quand on irait aussi loin que l'on voudrait ; car il reste toujours la même question. Ainsi, il faut que la raison suffisante, qui n'ait plus besoin d'une autre raison, soit hors de cette suite des choses contingentes, et se trouve dans une substance, qui en soit la cause, et qui soit un être nécessaire, portant la raison de son existence avec soi ; autrement on n'aurait pas encore une raison suffisante où l'on pût finir. Et cette dernière raison des choses est appelée Dieu.

Il s'ensuit de la perfection suprême de Dieu qu'en produisant l'univers il a choisi le meilleur plan possible, où il y a la plus grande variété, avec le plus grand ordre : le terrain, le lieu, le temps les mieux ménagés : le plus d'effet produit par les voies les plus simples ; le plus de puissance, le plus de connaissance, le plus de bonheur et de bonté dans les créatures que l'univers en pouvait admettre. Car tous les possibles prétendant à l'existence dans l'entendement de Dieu, à proportion de leurs perfections, le résultat de toutes ces prétentions doit être le monde actuel le plus parfait qui soit possible. Et sans cela il ne serait pas possible de rendre raison pourquoi les choses sont allées plutôt ainsi qu'autrement. »

Leibniz, Principes de la nature et de la grâce fondés en raison (1714)

Objectif pédagogique :

L'objectif principal était la réappropriation du cours. Mais pour les élèves les plus investis, l'objectif était de voir si certain.e.s élèves arriveraient à identifier une lacune³⁷ de la découpe initiale proposée par le cours, lacune qui était comblée par le paragraphe ajouté du DS. En effet, pour ceux/celles qui avaient été attentifs/ives, au texte, il devait persister en eux une relative insatisfaction théorique car les questions formulées en partie 1 :

1. Pourquoi quelque chose plutôt de rien ?
2. Pourquoi cet Univers-ci plutôt qu'un autre ?

n'avaient pas été résolues. En effet, en partie I, un droit de la raison avait permis de poser ces questions mais aucun élément dans le texte support du cours ne nous avait offert de critère suffisant pour y répondre. Or il faut une raison à toute chose chez Leibniz. Il nous fallait donc des réponses à ces questions.

Il s'agissait donc dans le DS préparé, grâce à l'ajout du paragraphe supplémentaire³⁸ de pouvoir enfin obtenir des réponses et de découvrir les solutions de Leibniz à ces questions pour clore, avec satisfaction et cohérence, l'étude de la position cosmologique de Leibniz sur l'Univers.

Aussi plusieurs problèmes pouvaient être abordés à partir de l'analyse du texte du cours (dont le texte du DS apportait des pistes de solution) :

- Problème numéro 1 : quels sont les critères permettant de répondre aux deux questions posées en partie 1. Sont-ils conséquents et cohérents, qu'impliquent-ils ? que disent-ils du raisonnement leibnizien ?
- Problème numéro 2 : y a-t-il un problème logique dans la notion de contradiction apparente à cheval entre l'entendement et les faits? (vu dans la partie I)
- Problème numéro 3 : quelle place accorder aux âmes ou aux monades dans la physique de Leibniz ?

Attentes à l'égard de la transition et du contenu de la dernière partie pour le DS préparé.

On pouvait réussir à obtenir jusqu'à 15/20 -16/20, au DS même si seule la partie réappropriation du cours avait été globalement réussie. Pour obtenir plus, il fallait au minimum avoir pu montrer que certains problèmes avaient été soulevés et que les critères manquants en Partie I étaient donnés dans la dernière partie.

Exemples d'éléments de correction pour la transition :

Au terme de cette partie, nous avons pu comprendre en quoi un être nécessaire était déductible logiquement et au fondement logique et physique de l'Univers. Néanmoins, il n'est toujours pas dit

³⁷ : Des suggestions étaient faites en cours pour stimuler la curiosité et commencer à permettre de sentir qu'un manque théorique subsistait.

³⁸ : « Il s'ensuit de la perfection suprême de Dieu qu'en produisant l'univers il a choisi le meilleur plan possible, où il y a la plus grande variété, avec le plus grand ordre : le terrain, le lieu, le temps les mieux ménagés : le plus d'effet produit par les voies les plus simples ; le plus de puissance, le plus de connaissance, le plus de bonheur et de bonté dans les créatures que l'univers en pouvait admettre. Car tous les possibles prétendant à l'existence dans l'entendement de Dieu, à proportion de leurs perfections, le résultat de toutes ces prétentions doit être le monde actuel le plus parfait qui soit possible. Et sans cela il ne serait pas possible de rendre raison pourquoi les choses sont allées plutôt ainsi qu'autrement »

Leibniz, *Principes de la nature et de la grâce fondés en raison* (1714) §.10

pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien, ni pourquoi cet univers-ci plutôt qu'un autre. Leibniz n'a toujours pas expliqué, à ce stade du texte, pourquoi Dieu a choisi dans le sens du « quelque chose » plutôt que dans le sens du « rien » ni comment la préférence divine a été faite pour aboutir à cet Univers-ci ; ainsi, quels critères sont formulés par Leibniz en ce texte ? et de quelle nature sont-ils ?

Éléments de réponse du problème numéro 1: les critères de la raison de l'existence de l'Univers

Comme il a été établi qu'il s'agit d'un choix préférentiel de l'être nécessaire au fondement de l'Univers, on en déduit que le critère est un critère d'ordre moral- parce qu'il y a choix) et non un critère logique pur au sens d'un critère de l'entendement divin (car ce n'est pas un énoncé logique pur)

On rappelle que l'entendement désigne la faculté rationnelle pure a priori, théorique siège des vérités d'essence³⁹ telles que les vérités géométriques, c'est-à-dire les définitions réelles, les règles logiques, les propositions universelles. (Exemple de définitions réelles : « Un triangle a trois côtés », « Un cercle est une figure plane où tous les points sont à égale distance d'un centre » ; exemple de règles de calcul et règles logiques d'inférence « $2+2=4$ », « tout S est P, Tout P est M donc Tout S est M » ; exemple de principes⁴⁰ ; le principe de non-contradiction, principe de raison suffisante (non son application). Elles constituent des vérités éternelles dans l'entendement divin qui est une partie de Dieu, qui est éternel et nécessaire (tout ce qui est éternel et nécessaire est une partie de Dieu)

Comme la préférence de l'existence de l'Univers est une préférence morale divine, elle repose sur les propriétés morales de l'être nécessaire, être qui est parfait⁴¹ (l.14) par essence et donc moralement parfait.

On peut donc dégager de sa perfection morale un critère moral de préférence de l'existence de quelque chose à rien.

Premier critère : « le meilleur⁴² » et « le plus de » que « possible ». Le raisonnement moral divin est donc celui d'une générosité qualitative et quantitative « donner le meilleur et le plus possible », « pourvoir autant que possible ».

Mais ce premier critère est pondéré par un second : « le plus grand ordre » ; « les voies les plus simples », l'ordre réduit le risque d'excès quantitatif et limite la qualité sans ordre (qui réduit la quantité) la simplicité réduit le risque de saturation quantitative et qualitative et gagne en efficacité.

Ainsi, ces critères permettent d'atteindre un résultat optimal pondéré à l'équilibre qui est un maximum possible.

On comprend bien qu'avec un tel raisonnement, quelque chose soit préférable à rien car le rien n'est qu'un minimum et non un optimum. Le rien est incomparablement inférieur moralement à quelque chose. De ces critères également nous pouvons en déduire la richesse de cet univers et sa diversité et variété : il est structuré mais varié. Il a donc deux seuils le seuil d'impossibilité par excès qui saturerait l'univers (on avait évoqué l'impossibilité d'un univers qui serait la réalisation actuelle de tous les possibles, l'univers devenant qu'un état virtuel en devenir simultanément informe, un chaos, si bien qu'un ordre impose une règle dans le passage à l'existence de possibles) et des seuils d'impossibilité par défaut car il serait un univers manquant de variété, et dans les créatures, de bonheur, de connaissance, de bonté.

³⁹ : dont le contraire est impossible.

⁴⁰ : Leibniz, *Monadologie*, §.31-32.

⁴¹ : « Il s'ensuit de la perfection suprême de Dieu » (cf. partie 3 ligne)

⁴² : On dénote que meilleur a deux sens, il est à la fois un critère moral qualitatif mais il est aussi le principe supérieur qui désigne l'arbitrage de la pondération des critères moraux.

Le critère moral de passage à l'existence des possibles est leur perfection et cette perfection est à établir à la fois dans la comparaison de tel possible dans son genre mais également sans sa compossibilité avec tous les autres de tous les genres et dans leur variété en leur genre et dans tous les autres⁴³.

En résumé concernant ce problème, Dieu a fait le choix de l'Univers. Cette décision ne relève pas d'un acte de l'entendement pur mais de sa volonté et la raison semble toujours être un jugement qui doit arbitrer entre des possibles l'un qui est préférable pour faire « au mieux ». En ce cas, l'Univers est un objet de la volonté de Dieu et non de son entendement. Ainsi, sa nécessité est bien inférieure à la nécessité logique des vérités de raison qui semblent être nécessaires absolument comme $2+2=4$ et comme A et non A est absurde tandis que, pour l'Univers, il s'agit d'une nécessité morale. Enfin, l'Univers reste le produit le meilleur épuisant l'infinité de toute la contingence. Cet Univers-ci épuise le spectre des possibles en tant qu'il est la compossibilité synthétique préférable à tout autre. Fort de cette qualité, on peut voir en lui un ordre. Le plan physique est bien celui des phénomènes ordonnés selon les principes de la mécanique définissant le meilleur ordre possible.

Éléments de réponse du problème numéro 2 : le problème logique⁴⁴ des contradictions apparentes.

Le problème logique des contradictions apparentes intervient dès la partie I. Nous observons une contradiction apparente entre un principe rationnel d'économie des efforts⁴⁵ et un fait observable (il y a bien quelque chose, l'Univers). Or une vraie contradiction est identifiée sur un plan strictement rationnel et logique entre A et non A. Si l'on conclut à A, non A ne peut pas être aussi conclut ici, sinon c'est absurde. Or, ici, un fait est opposé à un principe rationnel et vaut comme ce qui ouvre un droit de la raison à poser une question rationnelle. Il y a donc bien une contradiction au sens logique. Or, s'il y a une contradiction, elle ne peut pas être de l'ordre de l'entendement divin car elle ne serait pas apparente mais une contradiction éternelle, valant de tout temps. La contradiction apparente demeure contradictoire avec Dieu comme être nécessairement parfait. Comment Dieu aurait-il pu produire en son entendement ou par volonté une contradiction dans la raison alors que le principe de la raison tout court est de ne pas produire de contradiction logique ? Du point de vue du principe de raison suffisante pour autant qu'il soit mis en œuvre par Dieu, nous ne pouvons pas trouver de raison suffisante au viol du principe d'économie des efforts. Ici donc, on voit que la contradiction apparente est un produit de l'esprit humain, fini.

Mais donc, quelle confiance accorder à la raison humaine si elle établit des contradictions qu'elle estime être fondée et ouvrant un droit de la raison alors qu'elle n'est, au final, qu'une apparence irrationnelle tandis que ce qui apparait contradictoire est bien rationnel du point de vue divin. Quel principe donc permet de lever la contradiction, y a-t-il une hiérarchie des principes ou est-ce du cas par cas ? On

⁴³ : Il semble donc que l'Univers soit plus riche moralement que le Paradis et l'Enfer. En se plaçant dans la perspective d'un rationaliste chrétien tel que Leibniz, il semble que la nature du Paradis et de l'Enfer demeure problématique et semble être réglée par des principaux moraux différents, comme « monde immatériel » du bien et « monde immatériel » du mal. Il peut alors s'agir de produits d'une division de l'Univers où les âmes jugées se désassignent de leur point physique ou bien d'une partie localisée de l'Univers où il y a en cet endroit que du bien et en l'autre que du mal en laquelle, elles sont envoyées mais reste de simples parties d'un Univers où tout est ordonné selon les principes du meilleur évoqué. L'absence totale de la moindre perfection morale ne pourrait néanmoins pas conduire à la simple annihilation selon le critère du passage à l'existence selon le degré de perfection, car il n'existe pas sous tout rapport une imperfection absolue, le rien ne serait ici jamais préférable à la moindre chose.

⁴⁴ : pour l'aspect logique, il est utilisé de se reporter au texte de J.Bouveresse, cité en bibliographie indicative.

⁴⁵ : que l'on retrouve à la fois dans le critère du simple en partie I (car le simple est plus facile que X) et partie III du texte (par les voies les plus simples) et plus généralement dans le principe de raison suffisante (suffisante implique qu'on propose ce qui économise les efforts) pas deux principes si un seul suffit, etc.

remarque ici que la contradiction est apparente parce qu'elle confond deux ordres, la nécessité absolue logique et la nécessité morale évoquée antérieurement. La réponse à la question est une réponse de la volonté divine qui répond à un principe de nécessité morale.

Éléments de réponse du problème numéro 3 : le problème métaphysique de la place des âmes et monades dans l'Univers et le statut monadique de l'Univers.

Nous avons vu qu'était désigné comme contingent l'Univers pris isolément et son contenu également, comme série de choses contingentes. A partir de ce qui précède nous avons compris que l'Univers reste le produit le meilleur épuisant l'infinité de toute la contingence. Cet Univers-ci épuise le spectre des possibles en tant qu'il est la compossibilité synthétique préférable à tout autre. Fort de cette qualité, on peut voir en lui un ordre. Le plan physique est bien celui des phénomènes ordonnés selon les principes de la mécanique. Cependant ces phénomènes demeurent contingents en un sens vu plus haut car ils ne disposent pas de leur raison d'existence en eux-mêmes ni d'unité. Il est possible de calculer dans cet espace, mais il n'est pas possible pas de savoir ce qui est au principe des phénomènes. Il faut donc en rendre raison par autant de points métaphysiques que sont les monades comme entités simples agissantes qui siègent dans la profondeur métaphysique des corps. Pour Leibniz, la monade est la raison d'une série de phénomènes d'un corps, phénomènes enveloppés dans cette unité indivisible de la monade. Cependant deux problèmes demeurent. L'un à propos de la contingence de l'Univers, l'autre concernant la physique leibnizienne et les déductions sur la cohérence nouménale de l'Univers chez Leibniz. Comme nous l'avons relevé, ce sont bien les représentations qui sont contingentes et non pas les âmes elles-mêmes. Donc, si Leibniz exclut les âmes de sa définition de l'univers, il est à supposer que les âmes peuvent non seulement ne pas faire partie de l'Univers au sens physique tout en en y étant liée et en étant nécessaire. (Hypothèse métaphysique, des monades comme unité métaphysique simple et une, nécessaire à l'unité et au maintien de l'unité des corps voire note n°28) D'autre part, comme toutes les monades sont créées, elles n'ont qu'un mouvement perpétuel d'action et de réaction dont la raison se trouve dans leur capacité d'action. Il admet la notion de force qui en établit la règle des variations proportionnelles inverses relativement à leurs positions réciproques au sein de l'Univers. Mais alors suffiraient-ils des monades et de leurs actions pour rendre raison du mouvement et de la suite des choses contingentes ? En ce texte, le problème ne se situe pas au niveau des créatures. Elles ne sont pas au centre du texte (uniquement évoquées par la notion d'âme) car l'extrait du §.7-8 s'inscrit sur le strict plan physique et s'intéresse non pas aux parties mais à leur ensemble formant un univers infini. Mais si Leibniz, en ce texte, a bien établi que Dieu est la raison dernière de l'Univers et de la série des choses, on peut s'interroger néanmoins encore sur le statut de cet Univers par rapport à la notion de monade, qualifiée de simple, indivisible et une : l'Univers est-il une espèce de monade en tant qu'il est un alors même que d'un point de vue purement physique phénoménal, il est divisible à l'infini ? Cela semble impossible.

L'Univers ne peut pas donc être rigoureusement une monade. Quel est alors le statut de l'Univers, entre le plan nouménal et le plan phénoménal ? Il peut être conçu, en ce texte, comme une chose contingente dont la raison est la monade ultime Dieu, mais, en ce cas, il serait littéralement le corps de Dieu par analogie avec les monades simples qui sont les points métaphysiques des corps. Si nous y voyons une offense à l'infini divin et à sa perfection, l'Univers est-il alors plutôt une simple partie de Dieu ? une essence en Dieu qui fonde la raison de l'Univers au même titre qu'une monade simple, ou plus complexe, une âme, voir un esprit ? On peut décrire l'Univers comme un grand animal vivant.

Il serait dès lors adossé à une âme. Il y a, en ce texte, en tout cas, un plan nouménal- celui des âmes- qui est attaché au plan phénoménal et clairement articulé au niveau des choses mais il demeure problématique d'identifier le statut nouménal ou phénoménal de l'Univers en tant que l'Univers est un tout : il est le tout physique. Il est également difficile de saisir son rapport aux monades car s'il est mû par Dieu premièrement et par les monades secondairement, tout en pensant à l'action des monades dans l'Univers comment s'organise alors cette double influence sinon par la nécessité d'une harmonie préétablie qui règle le tout dépossédant d'une partie de sa consistance l'Univers ? En définitive, en cet

extrait, il s'agissait principalement, par-delà les difficultés soulevées, pour Leibniz, d'établir une théologie naturelle rendant compte du plan physique au sein d'une cosmologie cohérente avec la science et sauvant plus que les phénomènes, également la croyance religieuse et le dogme chrétien.

Thibault Masset

Pour aller plus loin : lire les textes de Leibniz dans leurs éditions savantes récentes (préfacées) en GF, Vrin, PUF, principalement et les textes des universitaires spécialistes du domaine (PUF, Vrin) et articles universitaires en ligne.

Bibliographie, sitographie indicatives :

Leibniz, *Principes de la nature et de la grâce*, 1714, Flammarion, GF, 1996

Leibniz, *Principes de la nature et de la grâce*, édition en ligne Wikipédia, *Œuvres philosophiques de Leibniz*, Texte établi par Paul Janet, Félix Alcan, 1900, tome premier (p. 723-731)

Sur Leibniz :

Bertrand Russell, *A Critical Exposition of the Philosophy of Leibniz*, George Allen & Unwin, Londres, 1900, p. 34

Bouveresse, Jacques. "Quelques remarques sur les relations entre le « principe de contradiction », le « principe de raison » et le « principe du meilleur » chez Leibniz". *Leibniz et le principe de raison*, edited by Jean-Matthias Fleury, Collège de France, 2014,

Devillairs, Laurence, *Descartes, Leibniz : Les vérités éternelles*, PUF, 1998.

Fichant, Michel « L'invention métaphysique » in *Discours de métaphysique. Monadologie*, Gallimard, Folio Essai, 2004.

Rateau, Paul. « Démontrer Dieu : Leibniz et l'argument de la création continuée », *Archives de Philosophie*, vol. 84, no. 2, 2021, pp. 115-152.